

LETTRE
DU CITOYEN PACHE,
MAIRE DE PARIS,

Aux Départemens qui voudroient faire marcher une force armée contre cette Ville.

Les hommes du 14 juillet et du 10 août se sont levés encore une fois; ils ont demandé que ceux qui tendoient à fédéraliser la France ; ils ont demandé que ceux qui, par les calomnies qu'ils répandoient dans tous les Départemens contre Paris, cherchoient à attiser le feu de la guerre civile, fussent mis en état d'arrestation ; ils ont demandé enfin, que la constitution fût promptement achevée; ils ont empêché que les scènes sanglantes qui avoient eu lieu à Lyon ne se renouvellassent; ils ont voulu que l'on s'occupât des besoins du peuple, trop négligé, pour qui et par qui cependant la révolution doit être faite ; ils ont obtenu la suppression d'une commission établie contre tous les principes, et dont les premiers actes

ont été des actes de despotisme aussi atroces que contre-révolutionnaires ; près du foyer des intrigues ; témoins de toutes les machinations qui entravoient la marche de la convention, ils ont cru qu'une plus longue patience perdroit la République ; et, par cette sainte insurrection, ils ont prouvé que ce n'étoit ni du sang, ni le pillage, ni l'anarchie qu'ils demandoient, mais bien des loix, la Liberté, l'Egalité, l'indivisibilité de la République ; vous n'avez appris ces évènemens que par des hommes intéressés à les dénaturer ; que par les mêmes hommes qui depuis le commencement de la Convention n'ont cessé de prêcher une croisade contre Paris ; et sur leur récit, vous vous armeriez contre cette cité mère de la Liberté ! Tous les brigans couronnés ; tous les scélérats qui nous ont trompés l'avoient menacé, et c'est vous qui seriez les exécuteurs de ces menaces ! C'est vous qui consommeriez les projets de Bouillé, de la Fayette, de Brunswick, de Dumourier, de Cobourg et d'Isnard ! Ceux-là sont bien profondément, bien adroitement perfides, qui sont parvenus à inspirer à des patriotes la haîne que tous les chefs d'esclaves, tous les partisans de la tyrannie, professent et ressentent contre

les Parisiens: nous épuisons tous nos moyens; nous faisons tous les sacrifices pour voler au secours des Départemens, et les Départemens marcheroient contre nous ? Cette idée est affreuse ; elle mettroit le comble à notre désespoir, si notre conscience étoit moins pure et si nous n'étions certains que, témoins vous mêmes des faits, vous nous donnerez le baiser fraternel, bien loin de nous déclarer la guerre. Oui, hâtez-vous, accourez, nos frères, de toutes les parties de la France ! accourez et venez contempler les restes mutilés des vainqueurs de la Bastille, des signataires du Champ de Mars, et des héros du 10 août ! avant d'arriver jusqu'à nous, passez par la Vendée ; vous y verrez 15 mille parisiens armés, équipés aux frais de cette ville tant calomniée, tant épuisée, versant leur sang pour la cause de la Liberté.

Encore une fois, accourez ; dites ce que voulez, dites ce que vous demandez.--Une constitution ? --C'est ce que nous voulons ; ce que nous demandons ; c'est pour l'avoir que nous nous sommes levés, et cette insurrection sera suivie du succès.--La souveraineté du Peuple ? c'est parce qu'elle a été outragée que nous nous sommes levés.--La conservation des propriétés ? c'est pour

qu'elles ne fussent point violées au milieu du mouvement populaire, que nous nous sommes levés tous armés.--L'ordre et la paix? ils n'existeront qu'en chassant les intrigans, les ambitieux qui veulent bouleverser, morceler la France, pour en partarger entre eux les lambeaux! La défaite des ennemis qui souillent le territoire de la République? --Ce n'est pas en nous égorgeant les uns les autres; ce n'est pas en armant le frère contre le frère, que nous parviendrons à exterminer les soldats des tyrans.

--Voilà ce que nous avons voulu faire; voilà ce que nous avons fait.--Voilà quelle a été notre conduite; voilà quels ont été nos motifs.--Si, vouloir empêcher la guerre civile; --si, vouloir consolider la sainteté des principes de l'Égalité;--si, demander une constitution comme le seul remède aux maux qui nous affligent, sont des crimes, nous l'avouons, nous sommes coupables; que toute la France se lève et nous punisse; nous mourrons contens, puisque nous mourrons pour la Liberté.

De l'Imprimerie de GUILLAUME et POUGIN, rue de la Michodière, n°. 3.